

Occupation et génocide en guise de « découverte »

1er septembre 2017 par Jérôme Duval



Christophe Colomb arrive en Amérique - L. Prang & Co., Boston

**« On nous a dit et on continue à nous dire que les pèlerins du Mayflower sont venus peupler l'Amérique. Mais l'Amérique était-elle inhabitée ? »
Eduardo Galeano [1].**

« Ce qui a été réellement découvert – en 1492 – c'est ce qu'était réellement l'Espagne, la réalité de la culture occidentale et celle de l'Église à ce moment. Tous (...) se sont mis à découvrir. Ils n'ont pas découvert l'autre monde, ils l'ont recouvert. Ce qui nous reste à faire aujourd'hui, c'est de découvrir ce qui a été recouvert et que surgisse un "nouveau monde" qui ne soit pas seulement la répétition de l'ancien, qui soit véritablement neuf. Est-ce possible ? Est-ce pure utopie ? »

Père Ignacio Ellacuria, quelques mois avant d'être sauvagement assassiné par le Bataillon Atlacatl de l'armée salvadorienne le 16 novembre 1989.

“Les pays dits *en voie de développement* (PED) d’aujourd’hui remplacent les colonies d’hier”

Finalement, les pays dits « en voie de développement » (PED) d’aujourd’hui remplacent les colonies d’hier : les grandes entreprises multinationales occidentales se placent dans les anciennes colonies, y investissent et en extorquent les ressources pour accumuler de faramineux profits qui s’évadent dans des *paradis fiscaux* appropriés. Tout cela se déroule sous le regard bienveillant des élites locales corrompues, avec l’appui des gouvernements du Nord et des Institutions financières internationales (IFI) qui exigent le remboursement de dettes odieuses héritées de la colonisation. Par le levier de la *dette* et des politiques néocapitalistes imposées qui la conditionnent, les populations spoliées paient encore le crime colonial d’hier et les élites le perpétuent subrepticement aujourd’hui, c’est ce qu’il est convenu d’appeler le néocolonialisme. Pendant ce temps, hormis quelques tardives et bien trop rares reconnaissances des crimes commis, on se hâte d’organiser l’amnésie collective afin d’éviter tout débat sur de possibles réparations. Celles-ci, ouvrant la voie à des réclamations populaires, pourraient engager un devoir de mémoire émancipateur jusqu’à de possibles restitutions. Une perspective à étouffer avant qu’elle ne s’embrase ?

Catastrophe démographique du génocide

Le vendredi 3 août 1492, la Pinta, la Niña et la Santa María, les trois navires de Christophe Colomb quittent le port de Palos de la Frontera en Andalousie avec près de 90 membres d’équipage. Moins de trois mois plus tard, l’expédition accoste dans plusieurs contrées des Amériques dont Cuba le 28 octobre. 1492 marque ainsi la mal nommée « découverte de l’Amérique », mais c’est aussi l’année où l’Espagne, après près de huit siècles, vint à bout du dernier bastion de la religion musulmane avec la reconquête de Grenade le 2 janvier 1492 [3]. La guerre dite « sainte » de l’Église contre l’Islam, conduite par Ferdinand d’Aragon et Isabelle de Castille qui avaient unifié leurs domaines rivaux par le mariage, était victorieuse. L’exaltation « nationaliste » s’accommode d’une poussée xénophobe imprégnée d’intolérance. Trois mois plus tard, environ 150 000 juifs qui refusaient de se convertir au catholicisme furent expulsés du territoire espagnol (le 31 mars 1492). La culture guerrière des croisades s’exporta vers les nouvelles colonies. La reine Isabelle qui avait patronné l’Inquisition fut d’ailleurs consacrée première Dame de ce « Nouveau Monde » par le pape

espagnol Alexandre VI. Le royaume de Dieu s'étendait et les conquistadors exhortaient les multiples peuples originaires mal nommés « les Indiens » à se convertir à la foi catholique par la force [4].

Au moins 10 millions d'habitants originaires des Amériques furent exterminés entre 1500 et 1600 avec la bénédiction du Vatican.

“Dans toutes les annales de l'histoire humaine, il n'existe aucune catastrophe démographique comparable, écrit Charles C. Mann”

Mais les chiffres pourraient être bien plus alarmants que cette estimation basse si l'on admet que les Amériques étaient bien plus peuplées qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. En effet, de nombreux scientifiques estiment désormais que **« la population des deux continents américains avant 1492 oscillait entre 90 et 110 millions d'habitants (dont 5 à 10 millions dans la forêt amazonienne). En d'autres termes, contrairement à ce que l'on continue d'apprendre dans les manuels d'histoire, davantage de gens vivaient en Amérique qu'en Europe à cette époque ! »**. En tenant compte du « choc microbien » au contact des premiers conquistadors : des cargaisons d'épidémies inconnues dans ces territoires, à savoir la variole, la grippe, la rougeole, la peste, la pneumonie ou le typhus, se sont répandues comme une traînée de poudre au sein des populations autochtones, décimant 85 à 90 % de la population amérindienne dans le siècle qui a suivi l'arrivée de Christophe Colomb. Si l'on ajoute la malaria et la fièvre jaune importées par les Européens en Amérique, la conquête par les armes et le travail forcé, qui conduisait bien souvent à la mort, c'est 95 % des Amérindiens qui auraient disparu entre 1492 et 1600. « Le coût humain et social dépasse l'entendement. Un tel trauma déchire tous les liens qui existent au sein d'une culture. Dans toutes les annales de l'histoire humaine, il n'existe aucune catastrophe démographique comparable », écrit Charles C. Mann dans ses ouvrages de référence.

Le massacre est gigantesque. Les Amérindiens décimés devenus trop peu nombreux pour constituer une force de travail durable, les puissances coloniales font appel à la main d'œuvre extérieure africaine afin de poursuivre l'entreprise colossale du plus grand pillage de tous les temps. Alors que se déroulait le génocide des Amérindiens cité plus haut, l'historienne Aline Helg nous rappelle que, 8 à 10 millions d'Africains moururent *« lors de leur capture sur leurs terres, dans les marches pour arriver aux ports africains et durant la longue attente dans les entrepôts côtiers »* avant d'être embarqués et entassés dans

l'entrepont des vaisseaux négriers en partance pour le *nouveau monde*. Finalement, au moins 12 millions d'Africains arrachés à leurs terre natale sont déportés vers les Amériques et les Caraïbes entre le 16^e et le 19^e siècle [9]. Mais un grand nombre d'entre eux, presque 2 millions (environ 16 % du total), ne survivra pas au voyage et périra durant la traversée transatlantique avant d'arriver à destination dans les colonies européennes. Pour les survivants, leur sort est régi, en ce qui concerne la France, par le fameux Code noir, préparé par Colbert et édicté en 1685, qui déclare dans son article 44 « les esclaves être biens meubles » légiférant ainsi la traite et l'esclavage. Des milliers de captifs d'Afrique débarquaient ainsi chaque année, pour être mis en vente sur les marchés aux esclaves des Amériques. La décennie de 1784 à 1793 fut le point culminant de la traite avec des importations qui s'élevèrent en moyenne à presque 91 000 Africains par an. Mais le record historique absolu fut atteint en 1829, quand 106 000 captifs furent débarqués, presque tous au Brésil, à Cuba et dans les Antilles françaises. Une fois achetés par leurs maîtres, les esclaves sont marqués au fer rouge (qui s'ajoute au marquage sur le bateau ou à l'embarquement), subissent des coups de toutes sortes pour encourager le travail et les femmes sont fréquemment violées. Les tentatives de rébellion, avérées ou non, sont durement réprimées par coups de fouets, suivies d'une condamnation à mort sous la torture. Les esclaves sont écartelés par le supplice de la roue, mutilés, castrés, pendus ou brûlés vifs sur le bûcher. Décapitées, les têtes sont exhibées, toujours sur la place publique ou devant les plantations, pour montrer l'exemple. En cas de fuite, il arrive que les oreilles soient coupées ou le jarret tranché. L'imagination pour la torture n'a pas de limite et la liste n'est pas exhaustive.

“Les ordres religieux possédaient eux-mêmes des esclaves”

Il est important de replacer ces deux événements majeurs survenus en l'an 1492 dans leur contexte et de souligner le fait qu'ils sont intrinsèquement liés. On ne peut comprendre la violence perpétrée en Amérique sans la replacer dans la suite des croisades. Les dissocier l'un de l'autre comme dans les manuels scolaires n'aide pas à la compréhension d'une des pages les plus sombres de notre histoire et sous-estime le rôle prédominant de l'Église sur le *vieux continent* comme dans le *nouveau monde* [12]. Les ordres religieux possédaient eux-mêmes des esclaves et, dans les colonies ibériques et françaises, le catholicisme leur imposait l'évangélisation et le baptême, qu'ils fussent captifs africains ou nés en Amérique [13]. Le castillan et le portugais deviennent les langues de la conquête, bénies par l'Église.

Pillage des ressources et néocolonialisme

19 septembre 2017 par Jérôme Duval



Christophe Meneboeuf cc - pixinn.net

Finalement, les pays dits « en voie de développement » (PED) d'aujourd'hui remplacent les colonies d'hier : les grandes entreprises multinationales occidentales se placent dans les anciennes colonies, y investissent et en extorquent les ressources pour accumuler de faramineux profits qui s'évadent dans des paradis fiscaux appropriés. Tout cela se déroule sous le regard bienveillant des élites locales corrompues, avec l'appui des gouvernements du Nord et des Institutions financières internationales (IFI) qui exigent le remboursement de dettes odieuses héritées de la colonisation. Par le levier de la dette et des politiques néocapitalistes imposées qui la conditionnent, les populations spoliées paient encore le crime colonial d'hier et les élites le perpétuent subrepticement aujourd'hui, c'est ce qu'il est convenu d'appeler le néocolonialisme. Pendant ce temps, hormis quelques tardives et bien trop rares reconnaissances des crimes commis, on se hâte d'organiser l'amnésie collective afin d'éviter tout débat sur de possibles réparations. Celles-ci, ouvrant la voie à des réclamations populaires, pourraient engager un devoir de mémoire

émancipateur jusqu'à de possibles restitutions. Une perspective à étouffer avant qu'elle ne s'embrace ?

Domination esclavagiste, occupation et expropriation des ressources

Suite aux voyages de Christophe Colomb, l'invasion espagnole dévaste royaumes et régions entières, les dépeuplant et les brûlant. Les Indiens accueillent pourtant les chrétiens du mieux qu'ils peuvent, souvent en offrant hébergement, nourriture et quantité d'or. Les colons espagnols, quant à eux, répandent presque systématiquement la peur, massacrent, torturent ou brûlent les Indiens dès leur arrivée afin d'assurer leur domination et faciliter leur colonisation. Bartolomé de las Casas, un des rares à dénoncer cette extermination au moment des faits, décrira l'horreur avec laquelle ces tyrans décimèrent les populations originaires [1]. Les grandes puissances coloniales, le Portugal, l'Espagne, la France, le Royaume-Uni, la Hollande et la Belgique principalement, ont provoqué la mort d'une grande partie des populations autochtones des Amériques, d'Asie, puis d'Afrique afin d'en soustraire les ressources naturelles (or et argent en premier lieu), de les exploiter et d'en tirer un maximum de profit.

Argent d'esclaves

En l'an 1545, la découverte de Potosí, une énorme mine d'argent de l'actuelle Bolivie (qui à l'époque appartenait au Pérou), marque le début de l'expropriation des richesses du sous-sol latino-américain. Vers 1571, on commença à employer le mercure pour amalgamer l'or et accroître son extraction sans présager pour autant les graves problèmes de pollution environnementale que cela supposait ni les dommages que cela allait engendrer sur les mineurs contaminés. En 1572, Francisco de Toledo, cinquième vice-roi du Pérou, fit élargir les rues, commença la construction de l'église de la Matriz et de la Casa de Moneda où, dès le 28 mars 1574, on frappait le métal en monnaie. La ville de Potosí détenait le gisement le plus important du monde dans le ventre du *Cerro Rico*, « la colline riche », remplie d'argent. Son ascension est fulgurante. « Dix-huit mois après sa fondation, elle compte 14 000 habitants et vingt ans plus tard 100 000 ; au XVII^e siècle, elle en hébergera 160 000, et sera alors, avec Mexico, la ville la plus peuplée d'Amérique », nous dit Fernand Braudel [2]. En effet, à son apogée, vers 1580, Potosí, malgré la rudesse des conditions climatiques, compte plus d'habitants que Madrid, Séville ou Rome. Elle

devient la ville est la plus peuplée du « Nouveau Monde » et la plus opulente de la région. Elle abritera 36 églises, plusieurs théâtres et écoles de danse, quantité de maisons de jeu et de somptueuses demeures appartenant aux riches colons espagnols.

Des milliards d'onces d'argent sont extraites par le travail forcé sous la colonisation espagnole. Des milliers d'esclaves africains ont été conduits de force dans les mines pour remplacer et pallier la perte de milliers d'autres indigènes morts au travail [3]. L'extorsion de cet argent a servi à gonfler le trésor du roi Charles Quint, à alimenter les caisses du Royaume d'Espagne pour financer ses guerres et, au-delà de l'Europe, au développement du commerce avec la zone la plus développée de l'époque, l'Asie. La monnaie issue du travail d'esclaves à Potosí, contribua au développement du capitalisme et de la révolution industrielle. Mais à quel prix ? « Chaque peso frappé à Potosí a coûté la vie à dix Indiens, morts au fond des mines », écrivait Fray Antonio de la Calancha en 1638. Qu'en est-il de l'énorme quantité d'argent extrait de la mine de Potosí à la sueur des mineurs-esclaves amérindiens et africains lorsque l'on voit l'état de pauvreté de la ville du même nom [4] ? Il est tout à fait raisonnable d'affirmer que l'expropriation des ressources et le commerce qui s'en suivit via la colonisation sont en grande partie à l'origine de la richesse actuelle des puissances coloniales. Pour ne prendre qu'un exemple, Bruxelles ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui sans le pillage opéré au Congo belge. Outre l'exploitation de la force de travail esclavagiste et la fortune colossale des métaux précieux extorqués, notamment or et argent, les Européens n'auraient pas eu accès à la soie et au coton, à la technique du verre soufflé, à la culture du riz ainsi qu'à celle de la pomme de terre, à la tomate, au maïs, au tabac, au piment, au cacao d'Amérique, aussi rapidement sans l'entreprise dévastatrice de la colonisation.

L'or au mépris de l'humain et son environnement

Le pillage des matières premières se poursuit encore aujourd'hui dans les colonies ou ex-colonies : À Arlit, dans le nord du Niger, Areva exploite l'uranium depuis 1976. Aujourd'hui, une bonne partie de cette région, balayée par les vents de sable, est contaminée [5]. « La Terre est notre mère, l'or est son cœur. Si on lui arrache, elle meurt », résumait Aïkumalé Alemin, Amérindien wayana de la région du Haut-Maroni. Le mercure utilisé par les orpailleurs en Guyane française empoisonne les populations amérindiennes vivant en forêt tropicale guyanaise. En effet, les Amérindiens sont contaminés par les poissons qui constituent une grande part de leur alimentation. « *De nombreuses études scientifiques pratiquées sur les Indiens Wayana ont confirmé*

que le niveau de mercure est jusqu'à deux fois supérieur au seuil fixé par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). »

“40 tonnes de mercure sont rejetées chaque année dans les eaux de l'Amazonie péruvienne par les chercheurs d'or illégaux”

« Si rien n'est fait à court terme, on va vers une forme de génocide », dénonçait en 2014 Jean-Pierre Havard, responsable de Solidarité Guyane. Avec des salaires de misère, 3 tonnes d'or sont extraites chaque année de Guyane française au péril de la santé des populations autochtones et de leur environnement. Au total, dix ethnies seraient menacées d'empoisonnement au mercure dans les pays de la région.

Au Pérou, la contamination au mercure dans les eaux des rivières de l'Amazonie, due aux mineurs illégaux, va au-delà des zones d'exploitation aurifère. Dans le cas de la communauté Nahua, qui se trouve dans la région d'Ucayali, à l'Est du Pérou, la consommation d'un poisson-chat, le Mota Punteada (*Calophysus macropterus*) de son nom local, dont l'organisme a la capacité d'accumuler le mercure présent dans l'environnement, est la cause de cette contamination qui provoque notamment des problèmes rénaux sérieux et des cas d'anémie. Selon le ministère péruvien de l'Environnement, 40 tonnes de mercure sont rejetées chaque année dans les eaux de l'Amazonie péruvienne par les chercheurs d'or illégaux [6]. Reconnaîtra-t-on un jour l'empoisonnement des terres et rivières comme une *dette* écologique dont les peuples autochtones sont les créanciers ?